



MARIN
LEDUN

HENUA

série noire
GALLIMARD

MARIN
LEDUN

HENUA

série noire
GALLIMARD

MARIN LEDUN

HENUA

nrf

GALLIMARD

« Les prénoms des saints, c'est une clef pour entrer au paradis. Il n'y a pas de prénoms marquisiens au ciel, je crois que tous les prénoms marquisiens sont en enfer. »

BENJAMIN TEIKITUTOUA, *Ben, Tuhuka de Ua Pou*, 2023.

« Le cri est le fond de l'être humain. Depuis le noyau corporel, il force la chair pour se propager telle une vague de fibre en fibre, de cellule en cellule. S'il n'apparaît au grand jour que quelques fois, les cellules conservent son empreinte comme un souvenir à jamais estampillé dans le tissu. Et la chair se gâte. Chez les animaux, la viande prend l'arrière-goût douceâtre du mal-être, mais chez les hommes, le cri reste imperturbablement là, à marquer le tissu jusqu'à ce qu'il se mette finalement à pourrir, à se mêler à la terre. Avant notre mort, nous le confions à nos enfants, un sceau imprimé dans notre hérédité. »

SIGBJØRN SKÅDEN, *Veiller sur ceux qui dorment*, 2022.

« La terre est pleine d'histoires qui se sont perdues ou qui n'ont jamais été dites. Il n'en reste que des débris désormais anonymes – des restes du quotidien d'un passé qui n'a pas disparu, puisqu'il est toujours là, à travers eux. »

LAURENT OLIVIER, *Ce qui est arrivé à Wounded Knee*, 2021.

Nuku Hiva, Marquises nord, 12 octobre 2023

Le colosse évolue à flanc de montagne, un fusil et un sac en bandoulière. Son torse massif est trempé de sueur. Il porte un tee-shirt Shell rouge vif qui lui colle à la peau, un treillis militaire et des baskets usées jusqu'à la corde. D'épais tatouages aux motifs complexes courent sur ses mains et ses avant-bras, réapparaissent dans le cou et lui mangent le visage en de larges plaques noires rectangulaires qui disparaissent sous une casquette Hinano délavée, n'épargnant que le blanc de ses yeux et la grimace de sa bouche, tordue par l'effort.

Il n'est pas pressé. Il sait qu'il lui reste encore une longue marche avant d'atteindre Terre rouge et le plateau qui domine la vallée de Hakauï où il espère dénicher les chèvres sauvages qu'il vient chasser. Il progresse lentement dans la combe, pas après pas, le regard baissé sur ses pieds, enjambant les racines, les branches et les blocs de pierre qui obstruent par endroits le sentier étroit. La pente est raide, des cailloux se dérobent sous ses pieds, rebondissant parfois sur une longue distance avant d'être stoppés net par le tronc d'un acacia ou de s'engouffrer à l'intérieur d'un fourré de plantes grasses et de lianes d'achyranthes dans un fracas de branches brisées.

Lorsqu'il atteint enfin le premier col, le colosse s'immobilise pour reprendre son souffle. Du sac, il extrait une bouteille d'eau qu'il vide d'une traite du tiers de son contenu, puis, la bouteille toujours à la main, il se retourne et contemple le spectacle grandiose qui s'offre à lui, un sourire extatique aux lèvres.

Autour de lui, des falaises vertigineuses s'étirent en demi-cercle, d'est en ouest, sous le ciel rose qui précède l'aube d'une poignée de minutes. Leurs crêtes en ombres chinoises dessinent les contours de l'imposante caldeira à la végétation luxuriante qui domine, nourrit et abreuve les neuf vallées qui composent le village de Taiohaè, niché en contrebas, enserrant la baie tachetée d'une multitude de points blanc et or immobiles représentant autant de voiliers et de petits bateaux de pêche.

Sa baie.

Son village.

Ses vallées.

Son île.

Henua.

Sa terre natale.

Dans le fond, amarré au grand quai, l'*Aranui 5*, le cargo mixte qui assure la liaison entre les îles et approvisionne les Marquises en marchandises et en touristes. Il est à peine 5 h 30, mais Taiohaè est déjà en effervescence. Des fenêtres sont éclairées, çà et là, perçant les façades des maisons. Les premiers magasins s'appêtent à ouvrir. Les phares de plusieurs véhicules balayent la route de béton qui longe le front de mer. Éclairés par de puissants projecteurs, pelleteuses et camions-bennes s'activent sur le chantier de la déviation qui contourne le *tohua* Temehea où se déroulera, en décembre, une partie des festivités du Matavaa, le grand festival des Arts des Marquises qui a lieu tous les douze ans sur l'île de Nuku Hiva.

Le colosse visualise mentalement ses neveux, Joackim et Oriioehau, ainsi que les autres gamins de l'île, maçons, charpentiers, sculpteurs, élagueurs et

manœuvres, engagés par la mairie pour la restauration du site. Les mauvaises langues ont crié au scandale quand les travaux ont débuté, l'été passé, arguant que Pikivehine était sacré, que la nouvelle route allait défigurer le village et que des vestiges précieux seraient détruits ou enterrés par les engins. Les autorités essaieraient de le dissimuler à la population. On risquait de réveiller les *tūpāpāu*, les fantômes, les esprits torturés des morts qui n'ont pas rejoint *Havaiki*, l'autre monde, et reviennent tourmenter les vivants.

Le colosse n'est pas de ceux-là. Il connaît son village, son île et ceux qui l'habitent. Il n'ignore rien des mythes et des légendes que racontaient les anciens, mais il sait aussi ce que ces histoires sont devenues lorsque son peuple a failli disparaître, un siècle plus tôt. Il ne craint ni les *tūpāpāu* ni les oiseaux de mauvais augure.

Tout ce qu'il voit, lui, c'est que le festival, la déviation, les *tohua* et les routes à restaurer, les *tiki* à sculpter, ça file du boulot à des jeunes désœuvrés et souvent au chômage. Le salaire qu'ils touchent pendant des mois leur apporte stabilité et fierté. Il leur permet de régler les dettes et de faire des projets, au lieu de fumer du *pakalolo* – le cannabis local – ou de s'abrutir avec de la vodka importée. Il les autorise à nouveau à rêver, à chanter et à danser.

Même les démons les plus sournois ne peuvent rien contre des jeunes qui se remettent à danser pour imaginer l'avenir.

Le colosse boit une rasade d'eau supplémentaire, puis il rebouche la bouteille et la range dans le sac. Il reste figé là encore un moment, l'esprit dans le vague, jusqu'à ce que le ciel s'éclaircisse et que le soleil pointe au-dessus du pic de Piitake. Un frisson de satisfaction lui parcourt le dos. Le chant strident d'un *komako* s'élève dans les airs. Le colosse le cherche des yeux un instant, tentant de dénicher un mouvement d'ailes ou le jaune de son plumage dans la verdure qui l'entoure, en vain. Le cri s'estompe, bientôt couvert par le vacarme d'une tronçonneuse, résonnant quelque part entre la baie Collet et sa position.

Au sud, dans l'alignement de l'île sentinelle de Motu Iti, il distingue un speedboat qui s'éloigne. Dans son sillage, deux traits rectilignes blancs strient la

surface chaotique de l'océan malmené par la houle. Plus au large encore, il devine les pics basaltiques de l'île sœur de Ua Pou, noyés dans une brume épaisse. Au-delà et tout autour, le Pacifique enveloppe les deux îles et l'archipel tout entier de sa bienveillance. Tour à tour, turquoise, bleu profond, vert-gris, noir, selon où le regard porte. Infini et protecteur.

Le colosse cligne des paupières, puis il fait volte-face et sans hésiter, il s'élance sur le sentier qui longe la côte sud en lacet sinueux sur près d'une demi-douzaine de kilomètres.

Il est midi passé lorsqu'il achève de dépecer sa deuxième chèvre.

Le colosse est épuisé. Quatre heures de traque pour deux juvéniles de huit à dix mois, à peine. Le troupeau s'était réfugié dans un renforcement rocheux, à même la falaise, dans les contreforts de la vallée de Hakatea. Accès direct impossible. Il a dû contourner le plateau de Terre rouge, dévaler la pente de façon à se placer sous leur position, au risque de se rompre les os, puis attendre à distance près de deux heures que quelques affamées sortent de leur cachette pour les abattre. Il lui a fallu ensuite grimper pour récupérer leurs cadavres, perdus au milieu des amas de rochers qui jonchent le pied de la falaise, les porter à dos d'homme et remonter à nouveau à Terre rouge, à l'abri des chutes de pierre, pour les vider, les peler et les préparer. Près de deux heures supplémentaires.

La gorge sèche, le colosse s'accorde une courte pause. Il avale le contenu d'une boîte de conserve de corned-beef qu'il mélange avec une portion de riz gluant froid et achève de boire sa réserve d'eau. Son repas terminé, il creuse un trou pour y enterrer les abats des deux bêtes, puis il dispose leurs têtes sur des pieux, plantés au bord du sentier à cet effet, afin de signaler sa prise aux autres chasseurs. Après cela, il fourre viande et peaux dans deux sacs de jute différents, les charge sur ses épaules et rebrousse chemin.

La soif le saisit une heure plus tard, cinq cents mètres avant d'atteindre le col où il s'est reposé une première fois, au petit matin. Il repère en contrebas un manguier aux branches chargées. Ses fruits sont encore trop verts pour être consommés, mais il sait qu'à proximité une résurgence d'eau claire potable coule parfois. Après trois années d'une sécheresse terrible, il a plu sans discontinuer depuis juillet. Torrents, cascades et sources coulent encore à flots. Les branches d'acacias ploient sous le poids des feuilles. Même les pentes de Terre déserte, dans le nord de l'île, réputées pour leur herbe roussie et leur sable ocre et rouge, ont verdi.

Le colosse se déleste de son chargement, le dépose sur le bord du chemin, attrape sa bouteille en plastique vide et commence à descendre en direction de l'arbre.

À mi-chemin, son regard tombe sur un collier de petites graines rouge et noir, suspendu à une branche d'acacia. Trop haut pour avoir été placé là par quelqu'un. Comme si on l'avait jeté depuis le chemin pour s'en débarrasser et qu'il s'était accroché par hasard au lieu de tomber dans les feuilles ou de disparaître dans une faille.

Le colosse relève la tête pour l'observer.

Du *pōniu*, pense-t-il. Ou du *pitipitiò*.

Des graines de liane réglisse ou d'une herbe touffue à fleurs vertes, utilisées pour la confection de colliers artisanaux. Deux variétés de plantes qui ne poussent pas de ce côté-ci de l'île.

Perplexe, le colosse pivote sur lui-même et parcourt le sous-bois des yeux.

C'est alors qu'il l'aperçoit.

Une femme assise entre deux rochers, dans une position inconfortable, la tête renversée en arrière, le visage dissimulé derrière une épaisse chevelure noire, le cou tordu et les deux bras écartés vers l'arrière selon un angle disgracieux. Elle est pieds nus. Le *pāreu* qui lui ceint les hanches s'est déchiré, révélant une jambe musclée et en partie tatouée de motifs traditionnels.

Le colosse s'approche avec précaution, suffisamment près pour dégager une mèche de cheveux du bout des doigts et distinguer un œil, une parcelle ensanglantée de peau. Le colosse recule aussitôt, pétrifié.

Il connaît la morte.

Il préférerait que ça ne soit pas le cas.

Une rafale de vent agite les branches de l'acacia, au-dessus de lui. Des gousses brunes translucides chargées de minuscules graines volettent autour du cadavre. Le colosse hésite brièvement à veiller la femme, protéger sa dépouille des rats noirs et du soleil jusqu'à ce que quelqu'un passe sur le chemin et lui vienne en aide, mais il finit par se redresser, grimper à toute vitesse jusqu'au sentier et filer en direction de la première maison équipée d'un téléphone pour donner l'alerte, à plus de deux heures de marche forcée.

C'est seulement après avoir raccroché et repris ses esprits qu'il réalise qu'il a laissé sur place son fusil et la viande.

Les images du cadavre de la femme et des chèvres se superposent un instant devant ses yeux. Le colosse secoue la tête, pour chasser l'infinie tristesse, la honte qui le gagnent et lui glacent le sang. Pourtant, après s'être longuement désaltéré, il refait aussitôt le chemin en sens inverse afin de récupérer son arme et sauver ce qui peut encore l'être.

Terre déserte, Nuku Hiva, 13 octobre 2023

Morel a froid. Il fixe ses mains, posées à plat sur ses genoux. Elles tremblent. Ses genoux aussi. Son corps tout entier. Sa bouche est sèche. Il n'a pas desserré les dents depuis le départ ni jeté un seul coup d'œil au hublot situé sur sa droite.

Chaque turbulence lui vrille les os, la moindre manœuvre de l'appareil lui donne le tournis. Ses sens lui envoient des signaux d'alerte formant un message global lui intimant l'ordre de hurler. Pour qui ignore sa phobie de l'avion et la nausée qui ne l'a pas lâché depuis le décollage de l'aéroport international de Tahiti-Fa'a'a, trois heures plus tôt, cela pourrait être mis sur le compte des vibrations spasmodiques intenses qui agitent la carlingue et les passagers du CASA CN-235, un bi-turbopropulseur tactique de l'armée de l'air affrété spécialement pour l'enquête.

Le vacarme qui règne à l'intérieur de la cabine pressurisée est insupportable. Morel se redresse contre le dossier et fait craquer ses phalanges. Il est pris d'un haut-le-cœur qu'il tente de maîtriser en fermant les yeux et en se concentrant sur une pensée positive. La terre ferme, se dit-il. Une plage de sable noir. Une terrasse de café. Un trajet en voiture sur des routes de campagne, quelque part en France. Ou même une partie de pêche sur un petit

Poti Marara au large de Mahina. Tout était préférable à un trajet Fa'a'a - Nuku Hiva en avion militaire. Aller. Puis retour avec le cadavre en cas d'autopsie, si l'homicide n'est pas résolu.

Morel en est malade, rien que d'y penser.

Bruyant, glacial et inconfortable. L'habitacle est composé de deux rangées de sièges sommaires plaqués contre les parois. Vides, à l'exception d'un jeune militaire mutique, assis face à lui, et d'un technicien en information criminelle du nom d'Olivier Baudry, placé à sa droite.

Baudry-le-TIC est un bavard impénitent. Il a lu récemment un papier sur la mémoire prospective dans une revue scientifique française, la mémoire des intentions programmées. Il ressent un besoin irrépressible de partager ses connaissances, de donner son avis sur le sujet et de digresser sur sa vie privée. Morel ne l'écoute que d'une oreille. Parce qu'il ne supporte pas l'avion. Parce que le technicien est obligé de lui crier dans les oreilles pour se faire entendre. Et aussi parce que Morel entretient un rapport conflictuel et douloureux avec sa propre mémoire.

Généralement, ses souvenirs lui jouent de drôles de tours. Dès lors qu'il s'agit de gens qu'il a connus trop brièvement ou peu intensément, Morel a la mémoire courte. Il sait qu'il a croisé leur vie à un moment, mais il ignore avec précision quand, où, et le plus souvent, de qui il s'agit. Il se souvient des visages, d'expressions fugaces et des gestes, mais il est incapable de les associer à des noms, des lieux et des dates. Ça l'agace, souvent. C'est parfois problématique dans le cadre de son travail. Ça l'angoisse, parfois.

Pour les autres, c'est-à-dire les personnes qu'il a aimées et qui ont compté dans sa vie, celles qui laissent une empreinte indélébile dans l'esprit, sur la peau ou dans le cœur, le résultat est pire encore. L'image est si nette, cette fois, le sentiment si présent, si violent aussi, que l'émotion le submerge. Littéralement. Morel n'a alors qu'une option, fuir pour ne pas se noyer. Ou s'investir avec zèle dans son travail. Ou encore boire de façon excessive. Ce qui revient parfois au même.

Lorsque le CASA atterrit enfin à Terre déserte, le technicien n'a toujours pas terminé son laïus, mais Morel ne l'écoute plus depuis longtemps. Une fois l'appareil immobilisé, il détache sa ceinture de sécurité avec fébrilité et se dirige vers la sortie.

— Les hommes ne sont pas faits pour voler, déclare-t-il au technicien qui le dévisage, sans comprendre.

Morel le voit se retourner vers le militaire resté dans la carlingue et pointer un index sur sa tempe : « Complètement dingue ! » Morel l'ignore et se rue sur la rampe, sitôt celle-ci descendue. La chaleur étouffante du tarmac lui fait l'effet d'un shoot d'oxygène pur. Il inspire un grand bol d'air brûlant et s'éloigne de l'avion au galop.

Un ATR72 de la compagnie Air Tahiti a atterri juste avant eux. La carlingue est flanquée d'un immense tatouage rouge vif sur fond blanc et d'un nom prétentieux et coloré, *Te Anuanua*, signifiant « arc-en-ciel » en marquisien. Il déverse un flot continu de touristes indisciplinés en bermuda, chemises à fleurs et *pāreu* occupés à se photographier devant l'appareil ou l'aérogare. Indifférente à leurs gesticulations, une femme portant l'uniforme réglementaire de la gendarmerie nationale se tient à l'écart.

— *Kāòha nui*, lieutenant Tepano Morel !

Poerava Wong, la sous-officier qui l'accueille d'un haussement de sourcils, a les traits tirés. Elle tient un dossier cartonné à la main et a glissé une fleur de frangipanier derrière son oreille. Contrairement à la plupart des collègues de Morel, elle n'arbore aucun des tatouages ostensibles que les *mūtoi farani*, les gendarmes polynésiens, et les militaires affectionnent d'habitude. Elle l'escorte aussitôt dans le hall.

La nuit a été courte. L'équipe de la brigade territoriale autonome de Nuku Hiva dont elle est responsable et les *mūtoi*, les policiers municipaux, ont travaillé d'arrache-pied toute la soirée et une bonne partie de la nuit pour

constater le décès, geler la scène du crime, sécuriser les lieux et isoler le témoin. Elle s'est chargée en personne des premières constatations légales. À cause de l'humidité et des températures élevées, elle a pris sur elle de retirer le corps, puis de le placer dans une housse mortuaire à l'hôpital du village, en attendant l'arrivée de Morel et du technicien d'information criminelle.

Wong lui tend le dossier dans lequel figure le compte rendu qu'elle a envoyé la veille à la procureure de la République de Papeete, ainsi qu'une série de photos du cadavre de Paiotoka O'Connor, une jeune Marquisienne de vingt-huit ans, décédée des suites d'une blessure à la tête et retrouvée à proximité du lieu-dit Terre rouge, dans le sud de Nuku Hiva, par un chasseur.

Wong semble soulagée qu'il la débarrasse du dossier, comme s'il lui brûlait les mains. Morel l'ouvre par politesse, même s'il en connaît déjà le contenu. Il ne la quitte pas des yeux.

— Quand ?

Wong répond du tac au tac.

— Le médecin qui l'a examinée pense qu'elle est morte dans la nuit du 11 au 12 octobre. Il affirme aussi qu'elle a été déplacée *post mortem*, peu de temps après, et jetée là où on l'a trouvée pour faire croire à un accident. Le rocher sur lequel reposait le crâne de la victime ne correspond pas à la blessure. Il y a trop peu de sang sur les lieux. On ignore encore où a eu lieu le décès.

Morel tapote le dossier pour lui signifier qu'il le sait déjà.

— Pardon, je voulais dire : quand est-ce qu'elle a été vue vivante pour la dernière fois ?

— Probablement vers 1 h du matin.

— Qui est le témoin ?

Le regard de Wong s'obscurcit.

— C'est moi.

Morel se fige, pris de court. L'information ne figure pas dans le rapport.

— Tu étais sur place ?

La *mūtoi farani* hoche la tête et baisse les yeux.

— Je connais bien Paiotoka. Nous sommes amies. Elle et moi faisons du camping cette nuit-là, près de l'endroit où elle a été retrouvée. J'ai été appelée à 1 h pour une rixe, dans le secteur de Meàu, deux types bourrés, une histoire de vol de chèvres. J'ai dû la laisser seule.

Elle se racle la gorge.

— Là où nous étions, en pleine montagne, c'est désert, donc je suis probablement la dernière à l'avoir vue en vie.

Morel la dévisage un instant, interdit, cherchant ses mots. Le technicien Baudry les rejoint, tirant deux valises imposantes, au moment précis où une voix féminine aiguë et puissante prononce en langue marquisienne des mots de bienvenue. Wong se tait. Une femme en jeans, tee-shirt *I Love Bora-Bora* et couronne végétale sur la tête frôle Morel et s'avance jusqu'au point d'arrivée des passagers. Elle brandit un collier tressé garni d'un bouquet odorant qu'elle passe au cou d'une vieille aux longs cheveux blancs détachés. Les deux femmes et leurs familles s'embrassent. Les passagers et ceux qui les accueillent génèrent un mouvement de foule. Le brouhaha couvre en partie le chant d'accueil. Les deux femmes s'éloignent enfin, répandant dans leur sillage les notes sucrées des racines d'ylang-ylang et de *tīaè*.

Baudry se pince le nez.

— Ça pue, ce truc ! marmonne-t-il.

Wong fronce les sourcils d'un air désapprobateur. Elle se tourne vers Morel et lui chuchote à l'oreille quelque chose en marquisien, sur le ton de la confidence. Morel la fixe un instant.

— Je ne parle pas ta langue, avoue-t-il finalement.

Wong s'écarte légèrement. Sa bouche forme un « o » muet. Morel y lit une pointe de surprise mêlée d'amusement.

— Tu es demi ? demande-t-elle.

Morel opine.

— Par ma mère, répond-il. Simone Hauata, de Nuku Hiva. Elle est originaire du village d'Anaho.

Wong fronce les sourcils, comme si elle fouillait dans ses souvenirs à la recherche du nom sans parvenir à le situer.

— Elle a été enterrée il y a quatre ans, précise Morel. En France, dans la région de Bordeaux, où elle vivait depuis les années 70, avant ma naissance. Mon père a enseigné là-bas jusqu'à sa retraite.

Wong hoche la tête.

— Toutes mes condoléances.

Morel esquisse un sourire fatigué.

— À ma connaissance, elle n'est jamais revenue ici.

Et je n'y ai jamais mis les pieds non plus, se retient-il d'ajouter. Pour éviter une nouvelle question, il saisit son sac à dos militaire. Wong esquisse le geste de le délester de ses bagages. Morel décline poliment d'un clignement de paupières et d'un sourire. Wong ne se formalise pas et fait volte-face.

— Je suis garée dans le fond, dit-elle en se dirigeant vers la sortie.

Baudry est en nage. De la buée s'est formée sur ses lunettes à cause du choc thermique entre la cabine de l'avion militaire et le parking. Il avance dans le brouillard. Il se hâte de la suivre pour se réfugier à l'intérieur climatisé de son véhicule. Morel allume une cigarette, tire quelques bouffées nerveuses en attendant qu'ils passent le récupérer.

Sur la piste, le pilote du CASA manœuvre déjà pour repartir. Ses deux moteurs font un boucan d'enfer qui ne cesse qu'au moment où Wong démarre le Toyota de fonction dans lequel ils ont pris place. Morel le regarde décoller tandis que le puissant 4 × 4 se lance à l'assaut de la route cimentée qui relie l'aérodrome à Taiohaè, le village principal de Nuku Hiva.

La route qui traverse l'île du nord-ouest au sud est longue, sinueuse et parsemée de débris de roches. Elle consiste en une montée vertigineuse jusqu'au pied du mont Tekao, la traversée du plateau de Toovii, et se conclut par une descente tout aussi raide jusqu'à Taiohaè. Les forêts de pins et les sous-

sols tapissés de fougères succèdent à l'aridité des pentes de Terre déserte. Puis la forêt équatoriale à la pinède.

Désert, montagne, forêts luxuriantes. À chaque partie de l'île, son climat. Trois petits mondes en un. Le paysage est splendide et rugueux. Morel est subjugué.

La sous-officier Wong conduit vite. Elle connaît le trajet par cœur. Elle slalome entre les nids-de-poule, le pied cloué au plancher. Morel est assis à l'avant, Baudry tente de garder l'équilibre sur la banquette arrière.

Wong ne s'attarde pas sur la flore de l'île. Le meurtre de Paiotoka O'Connor occupe toutes ses pensées. La victime est une amie à elle. Elles se connaissent depuis l'enfance. Sa mort est une tragédie. La jeune femme laisse derrière elle une infinie tristesse, beaucoup de colère et un enfant de sept ans qui a été placé en urgence à l'antenne marquisienne de l'Assistance sociale.

Deux chevaux au pas surgissent au milieu de la route, après un virage serré. L'un d'entre eux traîne derrière lui une longe enroulée autour de son encolure. Wong braque le volant et les évite de justesse. Le crâne de Baudry percute la vitre arrière de plein fouet. Il grogne en se frottant la tempe avec énergie.

Wong s'excuse et manœuvre pour se garer sur le bas-côté, une trentaine de mètres plus loin, en maudissant le propriétaire des bêtes, puis elle enclenche les warnings et ouvre sa portière.

— Fais chier ! marmonne-t-elle en descendant.

Morel observe la *mūtoi farani* saisir la longe d'un geste sûr, l'enrouler autour de son poignet et se rapprocher lentement des chevaux.

Le plus grand des deux ne semble pas effrayé. Il mâchonne une feuille, la fixant de ses grands yeux sans bouger. L'autre, sans doute son poulain, fait claquer nerveusement ses sabots sur le béton, jetant des coups d'œil stressés à sa mère, puis à l'intruse. Les bêtes sont efflanquées, leurs pattes grêlées de cicatrices. Des mouches s'envolent et se reposent sur leurs côtes saillantes à chaque battement de queue. Wong caresse à présent la crinière de la jument de sa main libre et lui murmure des mots que Morel n'entend pas. Elle la conduit

ensuite sur le bord de la chaussée, côté falaise, près d'un petit ruisseau, et attache la corde au pied d'un jeune falcata, à l'ombre. Le petit suit peureusement sa mère et vient fourrer son chanfrein contre sa gorge.

Wong s'assure de la solidité du nœud en tirant dessus, puis elle flatte la joue de l'animal et regagne le véhicule en secouant la tête de colère.

— Cet enfoiré de Moana va m'entendre, crache-t-elle en s'installant au volant.

Baudry hoche la tête.

— Ces bêtes sont un vrai danger public.

Wong hausse les sourcils.

— Elles ont surtout soif, rétorque-t-elle en désignant une zone d'herbe piétinée, sur leur gauche. Leur propriétaire les a déposées là ce matin, sans se soucier du fait qu'elles seraient en plein soleil quelques heures plus tard ni de leur laisser à boire. C'est pour ça que la jument a arraché sa longe. Pour chercher un peu de fraîcheur et de l'eau.

Elle soupire longuement, puis démarre. Tandis qu'ils s'éloignent, Morel jette un dernier coup d'œil aux chevaux, tous deux à présent penchés sur le ruisseau, le museau plongé dans l'eau.

— Le petit ami de Paiotoka, Bastien Maillart, a été placé en garde à vue, dit Wong sans transition. Je l'ai interrogé hier soir, après m'être occupée du corps.

Elle marque une brève hésitation au mot « corps », comme s'il était douloureux à prononcer.

— Tu le soupçonnes ? demande Morel.

Wong fait non de la tête.

— Il a un alibi solide.

Morel tique.

— Je ne comprends pas.

Wong tourne la tête vers lui.

— Paiotoka et lui devaient dîner avec un prêtre et des membres de la paroisse à Hatiheu, de l'autre côté de l'île, ce soir-là. Pour préparer leur mariage.

— Mais elle ne s'y est pas rendue, puisqu'elle était avec toi.

Wong serre les dents.

— Lui, si.

— Pourquoi l'arrêter dans ce cas ?

— Pour le protéger.

— De qui ?

La *mūtoi farani* sourit. La route s'élargit, ils atteignent une zone goudronnée. Des vaches paissent paisiblement dans une prairie, en contrebas. Wong accélère et passe la quatrième. Baudry s'agrippe à la poignée de la portière.

— On s'inquiète de ce que lui feront les proches de Paiotoka s'ils lui mettent la main dessus, lâche-t-elle finalement.

— Ils ont des raisons de penser qu'il est coupable ?

Wong grimace.

— Tu le leur demanderas.

Peu après le virage suivant, un panneau de signalisation indique la direction de Taipivai et d'Anaho, sur la gauche. Morel le suit du regard en pensant à sa mère. Il se demande si cette route existait déjà lorsqu'elle a quitté l'île en 1975, deux ans avant sa naissance. Wong ne ralentit pas et continue tout droit. Le panneau disparaît dans le rétroviseur.

— Tout le monde aimait Paiotoka, ici, poursuit Wong. Tout le monde. Bastien a débarqué en voilier il y a un an. Il a trouvé un poste de professeur à Saint-Athanase, le lycée agricole de Taiohaè, il est drôle, sympathique, catholique pratiquant, il est tombé sous le charme de Paiotoka. Il a vendu son voilier, trouvé une baraque et ils se sont installés ensemble.

— Quel est le problème, alors ?

Wong hausse les épaules.

— C'est un *hāoè*, un étranger, déclare-t-elle d'un ton sec. Il n'est pas d'ici.

— Depuis quand les Marquisiens veulent-ils faire justice eux-mêmes ? demande Morel pour la provoquer.

Wong fait claquer sa langue.

— Depuis qu'on assassine l'une des leurs et qu'on abandonne son corps aux rats, rétorque-t-elle, agacée.

Morel la sonde du regard, un long moment, attendant qu'elle réagisse ou en dise davantage, en vain. Il regrette sa remarque, mais il est trop tard. Il cherche une formule ou une question pour se rattraper, mais rien ne lui vient à l'esprit.

Wong se mure dans le silence et feint de se concentrer sur la route. Peu après, ils finissent par atteindre le point de vue de Muake et entament la descente. Le soleil est au zénith. Le panorama que leur offre la baie est à couper le souffle.

Huit cents mètres de falaises et de collines verdoyantes encadrant Taiohaè en un cercle quasi complet. Les bords de route bordés de bosquets de frangipaniers, de *temanu*, d'arbres à pain, de badamiers endémiques, de bananiers, la roche à flanc de montagne couverte de lianes, de lichens et de fleurs multicolores. Sa mère disait de ce point de vue qu'il était l'une des plus belles choses qu'il lui ait été donné de voir. Il lui manquait terriblement. Son refus de revenir le contempler a toujours été un grand mystère pour Morel. Son désir de ne pas lui donner d'explication, un profond fossé entre eux. Maintenant qu'il voit la baie pour la première fois, Morel se demande en frissonnant pourquoi il n'a pas insisté.

— On arrive bientôt, dit Wong.

Morel acquiesce et ouvre le dossier sur ses genoux. Une à une, il détaille les photos du cadavre de Paiotoka, prises sous différents angles, comme si elles pouvaient l'aider à percer le secret de la beauté des lieux.

Il voit sa jeunesse, les muscles aiguisés de ses jambes abondamment tatouées et de ses bras, la solidité de ses muscles dorsaux, la finesse de ses mains contrastant avec la corne de ses paumes taillées pour le travail manuel, il devine sa puissance et son habileté. Paiotoka est plutôt grande, 1 m 77, pour 63 kilos. Une force de la nature. De son visage, il ne perçoit que des ecchymoses et une grande quantité de sang coagulé brunâtre, en partie masqué par sa longue chevelure noir de jais.

Morel note mentalement de se renseigner sur le sens des motifs tatoués de la victime. Il se retient de demander à Poerava Wong quelles étaient les activités pratiquées par Paiotoka, remettant cela à plus tard, quand elle sera de meilleure humeur.

Il s'apprête à refermer le dossier quand il réalise qu'une photo de la victime ne figurait pas dans le fichier que lui a envoyé la procureure pendant la nuit.

Sur celle-ci, elle est en vie.

Morel range les autres avec soin et la pose sur le rabat cartonné pour l'observer. Le cliché est de mauvaise qualité, probablement pris avec un mobile. Une date et un nom de lieu ont été griffonnés au stylo noir en bas de la feuille imprimée : *22 août 2023, tohua Koueva, vallée de Haavao*. Paiotoka O'Connor y apparaît pieds nus, vêtue d'un vieux débardeur kaki informe et d'un *pāreu* aux couleurs du drapeau marquisien maculé de boue et remonté au-dessus des genoux. Ses cheveux sont attachés en chignon. Elle porte un sac en bandoulière, un collier de graines, tient à la main un appareil photo muni d'un puissant téléobjectif. En arrière-plan, le muret de pierres recouvertes de mousse d'un ancien *paepae*, une terrasse sur laquelle on distingue la sculpture d'un *tiki* aux yeux immenses et à la bouche ouverte en un cri muet, une construction en bois au toit recouvert des feuilles synthétiques de Palmex, à côté des racines verticales et d'une portion de tronc d'un immense banian.

Ses lèvres dessinent un large sourire. Ses pommettes sont hautes. Ses yeux brillent d'une lueur étrange, un mélange de curiosité et de confiance. Paiotoka O'Connor a l'air radieuse.

Morel jette un coup d'œil à la conductrice, en se demandant pourquoi elle a ajouté cette photo au dossier à son intention. Wong pivote légèrement, leurs regards se croisent.

— Qui est le photographe ? demande Morel.

Poerava lance un bref regard à la photo et sourit tristement.

— Moi, répond-elle, la voix légèrement enrouée.

Puis elle tend le bras pour clore la discussion et indique un panneau, sur le bord de la route.

— On y est.

Le Toyota pénètre dans Taiohaè sur une route goudronnée bordée de maisons aux toits de tôle et aux jardins à la végétation dense savamment entretenus. Des grappes d'adolescents marchent sur la chaussée, obligeant les véhicules à s'écarter. L'un d'entre eux monte un cheval à cru, un simple morceau de toile de jute en guise de selle.

Une fois sur le front de mer, Poerava bifurque à gauche et les conduit jusqu'à une pension située en haut d'une butte qui surplombe la baie. Sur le panneau, à l'entrée, en lettres imprimées, on peut lire : « Pension Mave Mai. Locations de voitures ». Elle y a réservé un Duster Dacia pour Morel et Baudry, le temps de l'enquête, et deux chambres.

La femme de l'accueil n'est pas pressée. Son imprimante fait des siennes et elle peine à lui faire cracher un exemplaire du contrat de location de voiture. Tandis que Baudry récupère les clefs de son logement, Morel tend à la réceptionniste son permis de conduire pour le 4 × 4 et propose de le récupérer quand elle aura résolu son problème informatique, mais il décline la chambre.

Wong lui signale qu'il n'y a aucune place ailleurs et que les bungalows de fonction de la gendarmerie sont tous occupés.

— Où vas-tu dormir ?

Morel saisit son sac.

— J'ai une maison à Anaho, léguée par ma mère.

Wong et la femme de l'accueil échangent un regard entendu. La sous-officier lui explique que Hatiheu, le dernier village accessible en voiture, est à une heure de route et qu'il lui faudra ensuite marcher près d'une quarantaine de minutes pour atteindre la baie d'Anaho. Il serait préférable qu'il reste là cette nuit et qu'il avise demain. Morel refuse poliment. Wong ne lui demande pas pourquoi. Il l'ignore lui-même. Ça n'était pas prévu. Il ne connaît pas la maison dont il a hérité de sa mère. Il ne l'a même jamais vue en photo et ne sait pas où elle se situe avec exactitude. À sa connaissance, les lieux sont abandonnés depuis une dizaine d'années, après qu'une vague cousine qui y vivait avec mari et enfants a déménagé pour Papeete. La maison n'est peut-être pas habitable. Il improvisera.

Wong lève les yeux au ciel.

— Tu veux y aller maintenant ?

Il secoue la tête.

— Ce soir.

— Comme tu voudras, dit-elle en jouant avec son jeu de clefs. Je te conduis à la gendarmerie pour interroger Bastien Maillart ?

Morel avise l'un des dépliants touristiques posés sur le comptoir de l'accueil, figurant une carte de Nuku Hiva avec les principaux sites à visiter. Il pointe au hasard du doigt une zone située entre Taiohaè et Hakauï.

— D'abord, je veux que tu m'emmènes là où on a retrouvé le corps, déclare-t-il.

Wong se rembrunit. Elle saisit son index et le déplace de quelques centimètres sur la carte, au niveau d'une arête rocheuse proche de la côte sud, juste au-dessus de la mention « Balade de Hakauï ».

— À cet endroit précis, dit-elle en le fixant d'un air grave. Terre rouge, voilà comment on l'appelle ici.

REMERCIEMENTS

Ma reconnaissance éternelle pour leur générosité, leur aide, leur savoir, leur disponibilité, parfois en dépit de la distance et de la temporalité inversée, à : Fayrouz Akki, Patricia Archer, Julie Aubert, Lucile Bambridge, Jérôme Brun, Léa Coureau, Stéfanie Delestré, Tahia Falchetto, Frédérique Goichon, Patrice Guirao, Ingalil Hubert, Tehina Huukena, Teikitevaàmanihii Huukena, Loïc Josse, Amin et Luna Ledun, Jasmina Liant Le Guiner, Debora Kimitete, Denise et Robert Koenig, Marie Kops, Franck Leard, Yan Lespoux, Bertrand Lhez, Franck Loubet, Christelle Mata, Marie-Noëlle et Pierre Ottino-Garanger, Jacques Iakopo Pelleau, Christian Robert, Kimi Teikiteetini, Bernadette et Paul Tetahiotupa, Heretu Tetahiotupa, Clémentine Thiebault, Corinne Tonelli, Aahitini Touatini, Sébastien Vidal, Paul Wamo et Yann Yvon.

Les travaux, romans, nouvelles, récits îliens et contes poétiques d'Ali Cobby Eckermann, de David Fauquemberg, Witi Ihimaera, Kristiana Kahakauwila, An Antane Kapesh, Fiona Kidman, Becky Manawatu, Rodney Morales, Carl Nixon, Titaua Peu, Sigbjørn Skåden, Russel Soaba, Chantal T. Spitz, Benjamin Teikitoutoua, N. S. 'Ilaheva Tua'one, Serge Tcherkézoff, Linda Tuhiwai Smith ou encore Célestine Hitiura Vaite m'ont ouvert les yeux sur un monde que l'Histoire officielle n'enseigne pas et qui m'était parfaitement invisible et étranger. Sans leurs mots et leur regard, ce roman n'existerait pas.

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

FREE QUEENS, Série Noire, 2023 (Folio Policier n° 1028)
LEUR ÂME AU DIABLE, Série Noire, 2021 (J'ai lu n° 13422)
LA VIE EN ROSE, Série Noire, 2019 (J'ai lu n° 12975)
SALUT À TOI MON FRÈRE, Série Noire, 2018 (J'ai lu n° 12400)
LA GUERRE DES VANITÉS, Série Noire, 2010 (Folio Policier n° 682)

Aux Éditions Flammarion

ILS ONT VOULU NOUS CIVILISER, 2017 (J'ai lu n° 11961)
EN DOUCE, 2016 (J'ai lu n° 11932)
AU FER ROUGE, 2015 (J'ai lu n° 11364)
L'HOMME QUI A VU L'HOMME, 2014 (J'ai lu n° 11012)
DANS LE VENTRE DES MÈRES, 2012 (J'ai lu n° 10318)

Chez d'autres éditeurs

L'APPEL DU VIDE, Rageot, coll. « Flash Fiction », 2024
LE PROJET HAKANÂ, Rageot, 2023
L'ENFER, In8, coll. « Faction », 2021
AUCUNE BÊTE, In8, coll. « Polaroid », 2019 (J'ai lu n° 2897)
MON ENNEMI INTÉRIEUR, Éditions du Petit Écart, 2018

GASOIL, In8, 2017

LUZ, J'ai Lu n°11535, 2016

NO MORE NATALIE, In8, « Polaroid », 2013

LA VIE MARCHANDISE (essai), coécrit avec Bernard Floris, La Tengo, 2013

FRACTALE, La Tengo, 2011

LES VISAGES ÉCRASÉS, Le Seuil, 2011 (HarperCollins poche. Noir, n° 367)

ZONE EST, Fleuve Noir, 2011

UN SINGE EN ISÈRE, Baleine, coll. « Le Poulpe », 2010

LE CINQUIÈME CLANDESTIN, La Tengo, coll. « Mona Cabriole », 2009

MARKETING VIRAL, Au Diable Vauvert, 2008

MODUS OPERANDI, Au Diable Vauvert, 2007

Table des matières

Épigraphes

Chapitre 1

Chapitre 2

Couverture : d'après photo © Pascal Bastien / DIVERGENCE (détail).

Éditions Gallimard
5 rue Gaston-Gallimard
75328 Paris

<http://www.gallimard.fr>

© Éditions Gallimard, 2025.

HENUA

MARIN LEDUN

Henua. La terre natale, la terre-mère.

Henua Ènana, la Terre des Hommes, véritable nom de l'archipel des Marquises, où est retrouvé le corps de Paiotoka O'Connor, une jeune mère respectée, éprise de liberté, aimant passionnément Nuku Hiva, son île.

Le lieutenant de gendarmerie Tepano Morel - né d'un père métropolitain et d'une mère marquisienne - est dépêché depuis Tahiti pour enquêter, secondé sur place par Poerava Wong. Si ses investigations lui révèlent progressivement l'envers du paradis marquisien, elles lui permettent également de renouer avec ses racines et la mémoire de sa mère, personnalité connue de beaucoup sur l'île.

Jonglant avec les fantômes de son passé et sa quête de vérité, le lieutenant découvre un pays rongé par les conséquences de la colonisation et hanté par le spectre des essais nucléaires français, où le silence est d'or et où les secrets sont bien gardés...

Marin Ledun est l'auteur d'une vingtaine de romans dont *Les visages écrasés*, plusieurs fois récompensé et adapté au cinéma, et *L'homme qui a vu l'homme*, prix Amila-Meckert. Ses deux précédents romans, *Leur âme au diable* et *Free Queens*, ont reçu un accueil particulièrement enthousiaste de la presse et des libraires.

Cette édition électronique du livre
Henua de Marin Ledun
a été réalisée le 6 janvier 2025 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782073044174 - Numéro d'édition : 617775).
Code produit : Q01637 - ISBN : 9782073044198.
Numéro d'édition : 617777.

Ce document numérique a été réalisé par [Aps-ie](#)